

Introduction

Haïr un peu, haïr passionnément...

Federico BRAVO

Directeur du GRIAL

Groupe Interdisciplinaire d'Analyse Littérale

« Allez vous faire foutre ! » Il n'y a pas que les mots, leur grossièreté, leur sens sexuel, fût-il aujourd'hui « oublié », Lucas met aussi le ton, celui de la haine [...] « Je t'aime un peu, beaucoup, passionnément... », l'amour se décline, il admet les nuances. Rien d'équivalent du côté de la haine, « haïr un peu » est grammaticalement correct, sémantiquement vide. Par contre, « haïr passionnément » n'est pas loin d'énoncer un pléonasme. Certes la haine peut demeurer inconsciente, prendre le masque réactionnel de son contraire, mais elle ne se divise pas. L'amour connaît des douceurs, des atténuations, des faiblesses, il oscille entre *love* et *like*, la haine est toujours passionnelle, elle ignore les demi-mesures.

Jacques ANDRÉ, « La haine », *Paroles d'homme*, Paris, Gallimard, 2012, p. 39.

Dans *Le langage de la rupture* Michel Thévoz rapporte le cas de Jules Doudin (1884-1946), patient atteint de schizophrénie qui, interné pendant plus de vingt ans dans un hôpital psychiatrique près de Lausanne, avait coutume de s'exprimer secrètement et assidûment par écrit en entrecoupant ses propos d'injures ordurières :

je vient part lat prézeante Vous feaires connettres mont Haudace je
suis geans foute zi vous voutles Meais prenez pas les gent pour des
cochontz [...] Soyez certteains Kunne autres fois Vous pouvest alez
chiez Bougres dimbécilles, propres as rien faire. Vener vertz moit
bougres de mihoppes de cougneras Zût¹.

La néo-graphie dont sont frappés les écrits de « Doudin l'imprécateur », qui se plaît à torturer les mots et à multiplier « à tort et à travers les lettres postiches, les traits archaïques, les préfixes et les suffixes tarabiscotés² », n'est qu'une manifestation de la pulsion radicalement transgressive qui habite sa parole: l'orthographe maltraitée dit transgressivement ce que l'insulte, doublement façonnée en instrument d'infraction et d'effraction, fait en tant que manquement au code social. La rupture est doublement affichée par l'insoumission au code orthographique et par infraction aux règles de convenance. Elle n'est cependant pas consommée puisqu'elle n'entrave pas la compréhension du texte, en tout point conforme aux règles grammaticales: faite de mots, l'insulte s'affiche, au contraire, comme une alternative plus ou moins civilisée, selon la formule consacrée, à la violence. En effet, préférer des insultes – plus encore, les écrire –, c'est déjà transformer l'agression physique en mots, refouler la violence en la verbalisant et, par là, faire acte d'allégeance au code. Entre refoulement et défolement, coercition et abréaction, l'insulte verbale se situe dans un entre-deux paradoxal: insulter ce n'est déjà pas attenter à l'intégrité physique de l'autre, encore moins le tuer – même si c'est sa mort symbolique qui d'une manière ou d'une autre est toujours visée –, mais le réduire au statut d'objet par le seul usage de la parole. En transposant l'attaque (*in-sultare*) en modalité d'action exclusivement langagière, en la « sublimant », le signifiant retrouve à la fois toute sa force libidinale et toute son épaisseur expressive: une puissance d'affect qui allie à la jubilation enfantine des mots la jouissance liée à la transgression de l'interdit.

Il est des problématiques qui mettent à rude épreuve nos grilles de connaissances, qui questionnent l'étendue de nos disciplines, qui en débordent de très loin les frontières: à n'en pas douter, l'insulte est de celles-là. Le volume

¹ Michel Thévoz, *Le langage de la rupture*, PUF, 1978, p. 134.

² *Ibidem*, p. 139.

que le lecteur tient entre ses mains³ doit son caractère interdisciplinaire à la nature elle-même transversale et interférente de son objet d'étude, à sa mouvance définitionnelle, à son polymorphisme: les vingt-deux contributions ici réunies en sont autant de témoignages. En effet, toute tentative de réduction de l'insulte à une définition étroite nous défie d'avoir de trop grandes certitudes sur son étendue conceptuelle. On aura tôt fait, par exemple, de ranger l'insulte au nombre des actes de parole et d'en classer les manifestations dans l'une de ces deux modalités fondamentales que sont l'oral et l'écrit; c'est oublier que l'insulte n'est pas faite que de mots dits ou écrits, mais souvent aussi de gestes: ceux qui accompagnent l'injure, mais aussi ceux qui s'y substituent, comme le font les « gros signes », équivalents des gros mots dans les langues signées – car en matière d'injurologie et de créativité kinésique⁴ les sourds ne sont pas en reste –, l'insulte engageant crucialement une théorie de la gestualité (Sabine TINCANT). L'insulte peut au demeurant ne pas être un mot (dit, écrit, signé): un regard, un sourire, un silence peuvent être insultants. Inversement, tout propos injurieux n'a pas vocation à l'être: la profération injurieuse peut avoir pour finalité première de renforcer les liens sociaux entre les membres de la communauté (Mamadou DIOP), elle peut faire l'objet d'une valorisation esthétique, comme le montre l'histoire de l'invective poétique – du Moyen-Âge (Pierre LEVRON) aux avant-gardes littéraires (Ana Maria BINET) en passant par le Siècle d'Or (Elvezio CANONICA) –, ou encore être le théâtre de la conversion du performatif en performance, la provocation de l'art se faisant alors miroir de l'art de la provocation (Sandra MÉTAUX).

Dans un cadre communicationnel classique, insulter c'est, selon l'acception la plus consensuelle du terme, attaquer par des propos ou des actes outrageants, mais n'offense pas qui veut, la seule intention d'offenser n'étant pas une condition suffisante. Car comme tout acte de parole, l'insulte connaît aussi des ratages: la parole étant « moitié à celui qui parle, moitié

³ Je tiens à remercier les membres du Comité de Lecture: Patrick Baudry, Professeur de Sociologie (équipe MICA), Dominique Breton, Professeur d'Espagnol (équipe AMERIBER), Marie-Bernadette Dufourcet, Professeur de Musicologie (équipe CEMMC), Raphaël Estève, Professeur de Linguistique (équipe AMERIBER), Bernard Lachaise, Professeur d'Histoire Contemporaine (équipe CEMMC). Je remercie également Myriam Bernède pour son aide à la relecture.

⁴ Cf. Joël Chalude & Yves Delaporte, *Gros signes*, Éditions du Fox, 2006.

à celui qui l'écoute », l'« effet injure » (Évelyne LARGUÈCHE) dépend au moins autant de celui qui en est la cible que de celui qui la profère (Valérie BOUTEVIN-BONNET). Omniprésente, elle n'apparaît cependant pas toujours là où on l'attend : dans la bouche d'un enfant (Sophie COUSSEMACKER) ou d'un adolescent (Philippe LACADÉE), anonymement affichée sur le mur d'une ville (Charlotte PRÉVOT) ou poétiquement détournée en objet érotique (Alain MONS), elle peut être l'effet d'une maltraitance théorique (Arnaud ALESSANDRIN & Karine ESPINEIRA) comme elle peut être l'expression, autrement universelle, de notre propre fragilité existentielle : on meurt deux fois des mots qui tuent (Musanji Mwatha NGALASSO) et de la honte de se voir ainsi mourir (Véronique AVÉROUS). Art combiné du combat et de la jonglerie (Thierry ROUGIER), l'art de l'invective est à la fois fait de poésie et de tout son contraire : aux trésors de créativité dont peut faire preuve l'injurier inventif dont l'incontournable capitaine Haddock est devenu la figure emblématique (Federico BRAVO), s'oppose l'inépuisable banalité des jurons, ces mots « tout terrain » qui, toujours prêts à l'emploi, sont dotés d'une extensité sémantique directement proportionnelle à leur intensité expressive (Véronique BÉGHAIN). Entre poésie et idéologie, l'insulte construit sa propre rhétorique (Rafael LUCAS) qui s'inscrit fortement dans l'histoire sociale (Valérie AVÉROUS VERCLYTTE), dans l'histoire des idées (Frédéric Adelbert KINKANI), comme dans celle des modes de production (Claire AZÉMA).

Pluri-, inter- et transdisciplinaire, le présent ouvrage se propose d'explorer les stratégies et les mécanismes de l'insulte, d'en questionner les modalités et les enjeux et de mettre en lumière les implications de tous ordres – éthiques, esthétiques, axiologiques, idéologiques – que revêt cette pratique radicale qui, entre effraction et sublimation, prend sa source à la croisée du corps et du code. Les six entrées du livre (« Théories », « Sociétés et représentations », « Esthétiques », « Langues et langages », « Poétiques », « Politiques et polémiques ») proposent au lecteur un parcours kaléidoscopique à travers des disciplines aussi variées que l'histoire, l'anthropologie, la géographie, les arts appliqués, l'esthétique, le design, l'urbanisme, les langues – espagnol, portugais, anglais, peul, gipende –, la littérature, les sciences du langage, la sémiotique, la traductologie, les sciences politiques, la psychanalyse, la communication sociale, la médecine ou la philosophie. Son ambition est de faire dialoguer, autour du même objet de recherche, des savoirs disciplinaires – mais aussi des savoirs théoriques, méthodologiques, critiques – qui trop souvent ignorent leur complémentarité.